Ami du Clergé du 24-31 août 1933

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

La Grande Communion : Avant, pendant, après. — TROISIÈME PARTIE : PERSÉVÉRANCE — *Messe d'action de grâces :* Le merci idéal, 529. — *La Confirmation :* Utiliser les dons du Saint-Esprit, 530.
Cours de prônes sur la Liturgie. — XXII. Bénédiction des cierges, des cendres et des rameaux, 532.
Pour la Nativité de Marie. — L'opportunité de cette fête, 534.
Les fêtes de l'Eglise. — LXXXVI. La Nativité de la Sainte Vierge, 535.
A l'école des Saints. — XLI. S. Laurent Justinien : l'espérance, 537. — XLII. S. Nicolas de Tolentino : le culte des saints, 539.
Pour une Prise d'habit. — La vie religieuse est un triple sacrifice, 542.
En lisant. — L'ange du foyer, 544.

LA GRANDE COMMUNION : AVANT, PENDANT, APRÈS

TROISIÈME PARTIE : PERSÉVÉRANCE

Messe d'action de grâces

LE MERCI IDÉAL

> **Que rendrai je au Seigneur pour tous les biens dont il m'a comblé? J'offrirai le calice du Salut !**

Mes chers Enfants,

Au lendemain du jour solennel entre tous, où Dieu s'est donné à vous avec une telle magnificence, et même à quelques-uns pour la première fois, ah ! je comprends que votre cœur soit pressé de lui dire *merci*. Je sens qu'une infinie reconnaissance voudrait s'échapper de vos lèvres ; et vous ne savez pas comment l'exprimer !

Pour vous tirer de peine, mes Enfants, il me suffira de vous expliquer le beau texte des Psaumes que j'ai cité en commençant ; car les trois idées qu'il renferme nous indiquent avec précision les trois phases progressives d'un *merci* vraiment idéal.

Remercier le Bon Dieu, c'est lui rendre ses grâces ;

Il veut qu'on les lui rende sous la forme d'action ;

L'action de grâces idéale, c'est la Très Sainte Eucharistie.

Suivez bien mes explications, que je confie à votre cœur.

I. — *Rendez-lui ses grâces*

En retour des grâces ineffables dont le Bon Dieu nous a comblés, vous vous demandez avec le Psalmiste : « Que pourrai-je bien rendre au Seigneur ? » Rendez-lui ses grâces, mes Enfants. Il faut avant tout les lui rapporter, en reconnaissant justement qu'elles viennent uniquement de lui.

La vérité vous y oblige. Est-il vrai, oui ou non, que le Fils de Dieu en personne, Notre-Seigneur Jésus-Christ, non content de vous avoir donné et ses leçons et ses exemples pendant sa vie, puis tous ses mérites divins en mourant pour vous sur la croix, a daigné, sous la forme d'une petite Hostie, vous donner son être lui-même : toutes les facultés de sa nature humaine, et toutes les perfections de sa Personne divine ? Est-ce vrai, mes Enfants ? Le reconnaissez-vous ?

Voilà le premier signe de reconnaissance que le Bon Dieu attend de votre piété aujourd'hui : la simple affirmation de cette vérité de la Foi. Si vous lui êtes reconnaissants de cette journée magnifique, avant tout vous reconnaîtrez et vous affirmerez avec le Psalmiste : « *Hæc dies quam fecit Dominus !* Ce grand jour, c'est Dieu qui l'a fait ! »

Ce n'est pas sans doute le premier beau jour qu'il vous aura donné de vivre ; et il y en aura, je l'espère bien, beaucoup d'autres dans votre vie. Mais jamais peut-être, mes chers Enfants, il ne fera aussi clair dans votre esprit, aussi chaud dans votre cœur, aussi bon pour votre âme qu'au jour de votre Première et Solennelle Communion : c'est le plus beau de votre vie.

Vous n'en connaîtrez sans doute aucun autre qui vous laisse au cœur un souvenir plus pur, plus délicat, plus généreux, plus bienfaisant : c'est le meilleur de votre vie.

Et c'est le Bon Dieu qui l'a fait ! Vous, vous n'avez eu qu'à vous laisser faire, à vous laisser remplir de grâces et inonder de bonheur. Pour peu que vous ayez de reconnaissance, reconnaissez-le, mes Enfants.

II. — *La reconnaissance en action*

Quand une éponge est pleine d'eau, et qu'on la presse, qu'est-ce qui en sort, sinon l'eau dont elle est imbibée ? Hier, le Bon Dieu vous a remplis de grâces : et vous êtes pressés de lui dire *merci*. Si la reconnaissance vous presse le cœur, mes Enfants, qu'est-ce qui va en sortir, sinon toutes les grâces dont il est imbibé aussi ? Mais comment allez-vous les lui exprimer ?

Sans doute, par vos lèvres encore tremblantes d'émotion ? Hélas ! *les mots* sont bien petits pour contenir un tel bonheur. Il y a des sentiments trop vastes et trop profonds pour que nos lèvres les expriment. Vous aurez beau chercher, vous ne trouverez pas, ni dans votre pensée, ni dans les plus beaux livres, des paroles capables de traduire à la perfection la reconnaissance ineffable qui vous remplit le cœur. Les paroles humaines les plus gracieuses ne sont jamais à la mesure des grâces du Bon Dieu. Ce n'est donc point en les disant, que vous les rendrez vraiment au Seigneur.

Il attend mieux de vous : une reconnaissance *en action ;* car il veut des actions de grâces. Entendez-vous bien ce mot-là, mes Enfants ? Puisque l'action de grâces — le mot le dit — est une action, c'est par les actes de votre vie que

vous rendrez grâces au Seigneur. En retour de tous ses bienfaits, ne cessez plus de lui offrir des actions dignes de sa bonté, parce qu'elles seront toutes bonnes.

Voilà, certes, une reconnaissance qui vous sera très douce au cœur. Si je ne sais pas les belles paroles qui diraient merci au Bon Dieu, je ferai mieux ; je lui exprimerai ma reconnaissance par tous les actes de ma vie. Je voudrai, en les commençant, m'inspirer d'une pensée de foi ; mon espérance les soutiendra en cours de route par la prière ; je n'aurai, pour finir, qu'une intention de pur amour : faire plaisir au Bon Dieu. Ainsi je ferai tous mes actes comme j'ai fait ma communion. Ils seront donc remplis de grâces. Je les offrirai au Bon Dieu comme le merci de mon cœur.

O mes Enfants, si vous le faites, quelles magnifiques actions de grâces vous allez rendre au Seigneur !

III. — *La Sainte Eucharistie*

Mais je voudrais bien mieux encore !

Vous allez me trouver trop exigeant, peut-être ? Mais non ; car la simple justice exige que la reconnaissance s'efforce d'égaler le don. Or, la vôtre en est encore loin. Par tous les actes de votre vie, vous vous donnerez tout au Bon Dieu. Mais vous, mes chers Enfants, qui êtes-vous à côté de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Et vous pensez qu'il suffira de vous offrir vous-mêmes pour remercier un Dieu qui vous donna son propre Fils ? Avouez que ce n'est pas juste. Vous êtes loin de lui rendre ce qu'il vous a donné !

Si vous voulez, mes chers Enfants, que votre *merci* soit juste aux dimensions du don de Dieu, vous n'avez qu'une chose à faire : offrir Jésus à votre tour. Prenez son corps, prenez son sang, prenez son âme et sa divinité. Quand vous l'aurez en vous, qu'il sera bien à vous, vous pourrez l'offrir au Bon Dieu. Pour remercier parfaitement Dieu de votre sainte Communion, communiez : voilà le *merci* idéal que le Bon Dieu attend de vous.

N'avez-vous pas appris au catéchisme le sens du mot *Eucharistie ?* Il signifie « action de grâces, » précisément. La Sainte Hostie, mes chers Enfants, c'est la louange incarnée, la reconnaissance personnifiée, l'action de grâces vivante. Vous ne savez pas dire merci au Bon Dieu ; Jésus, qui est le Verbe, le dira pour vous d'une manière vraiment idéale.

O mes Enfants, quel grand secret, plein de vérité et de vie, je viens de confier à votre cœur ! Profitez-en. Plus vous vous sentirez pressés d'exprimer à Dieu votre reconnaissance, plus vous devrez être pressés de venir à la Table Sainte, de dévorer l'Eucharistie, pour devenir vous-mêmes des hosties de louange.

Alors, savez-vous ce qui arrivera ? Quand, à force de bien communier, vous pourrez dire avec S. Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi, » vos pensées, vos désirs, vos sentiments, vos actes ne seront plus, en vérité, que des parcelles sacrées de l'Hostie de louange qu'est Jésus au Saint-Sacrement ; et en les offrant au Bon Dieu, vous prendrez part déjà, en attendant d'y être, au concert de louanges éternelles des Anges et des Saints dans le Paradis. Ainsi soit-il.

La Confirmation

UTILISER LES DONS DU SAINT-ESPRIT

> ***Qui Spiritu Dei aguntur, hi sunt filii Dei.***
> **Ceux que l'Esprit-Saint fait agir, sont vraiment les Enfants de Dieu.**

Monseigneur,

Mes chers Enfants,

Pourquoi Dieu vous a-t-il créés et mis au monde ? Pour le connaître, l'aimer, le servir, et mériter ainsi le bonheur éternel. Voilà ce que Dieu veut, parce qu'il est votre Père. Vous le voulez aussi, vous qui êtes ses Enfants. Je suis sûr que vous l'avez dit plus d'une fois à Notre-Seigneur au moment de votre Première et Solennelle Communion, et le soir même de ce grand jour vous l'avez juré sur les Saints Evangiles.

C'était facile à dire, mes Enfants. Mais serez-vous toujours fidèles à vos promesses ? N'oublierez-vous jamais que vous êtes les Enfants de Dieu ? L'aimerez-vous toujours du même cœur qu'aujourd'hui ? Lui obéirez-vous sans jamais l'offenser ? Vous le voulez ; mais, pour le faire, vous avez le plus grand besoin de recevoir le Saint-Esprit par le Sacrement de Confirmation. Il vous assurera la grâce de connaître, d'aimer, de servir le Bon Dieu comme de vrais Enfants doivent le faire, et, par le moyen de ses dons, d'arriver un jour au ciel, où l'Esprit-Saint conduit les vrais Enfants de Dieu.

I. — *Pour connaître Dieu à la perfection*

Que penseriez-vous d'un enfant qui ne connaît même pas son père ? Il sait à peine son nom ; mais il ignore ce qu'il est, et tout ce qu'il fait en ce monde. Quant à ses ordres ou ses désirs, il n'en sait absolument rien... Vous me direz que c'est bien triste. Quand on ne connaît pas son père, c'est comme si on n'en avait pas !

Eh bien ! vous, dans le monde divin, n'êtes-vous pas aussi malheureux ? Qu'est-ce que vous savez de votre Père du ciel ? Presque rien ! Naturellement parlant, comment pourriez-vous le connaître ? Votre esprit est bien incapable de saisir le mystère de Dieu !

Pour apprécier ce qu'il est, il faudrait avoir sa *sagesse*.

Pour deviner sa vraie pensée, il faudrait son *intelligence*.

Pour comprendre ce qu'il fait, il faudrait avoir sa *science*, et son propre *conseil* pour deviner tous ses désirs.

En somme, mes Enfants, pour bien connaître le Bon Dieu, il faudrait avoir son Esprit. Mais vous le donnera-t-il ? Oui, puisqu'il l'a promis ; par le

Sacrement de Confirmation, il le donnera à ceux qui le demandent.

O Notre Père, qui êtes aux cieux, vous qui avez donné à ces chers petits la vie de la nature et la vie de la grâce ; vous qui leur avez donné en nourriture votre propre Fils, N.-S. Jésus-Christ ; donnez-leur aujourd'hui à tous votre divine Sagesse, et votre intelligence, votre science et votre conseil, donnez-leur votre Saint-Esprit, pour qu'ils vous connaissent à la perfection, comme des enfants leur père !

Par quel autre esprit vous connaîtraient-ils ? Leur intelligence est trop faible. L'esprit du monde est trop mauvais. Il n'y a que votre Esprit-Saint.

Or, ce n'est pas Lui qui conduit le monde ; mais l'orgueil et l'intérêt, le plaisir, l'esprit du mal sous toutes ses formes, c'est lui qui conduit le monde au péché. N'est-il pas, en effet, tout entier plongé dans le mal ? a dit Notre-Seigneur lui-même. Déjà on voit très mal, on voit très peu les choses du ciel, quand le péché véniel nous jette du sable dans les yeux, et bientôt le péché mortel nous crève les deux yeux : c'est fini ! Voilà pourquoi, mes chers Enfants, ce monde mauvais est si ignorant de Dieu !

Puisque vous voulez, vous autres, voir toujours clair, voir de très loin, voir aisément les choses du ciel et le Bon Dieu, laissez le monde s'enfoncer dans les ténèbres du péché et croupir dans son ignorance. Laissez-lui ses livres et journaux, ses préjugés et ses conseils remplis d'erreurs et de mensonges. Et que le Saint-Esprit vous conduise partout où l'on apprend à connaître la vérité : dans nos œuvres de persévérance, dans nos Cercles d'études, dans la lecture du catéchisme et de nos saints Evangiles, surtout au pied de cette chaire.

Alors, mes Enfants, votre Foi chrétienne deviendra de jour en jour plus lumineuse et plus certaine, plus étendue et plus profonde, l'Esprit-Saint agissant en vous par ses dons ; jusqu'au jour bienheureux, où parvenus au ciel sous la conduite du Saint-Esprit, vous verrez enfin le Bon Dieu face à face, et le connaîtrez tel qu'il est.

II. — *Pour l'aimer à la perfection*

Mais ce n'est pas assez de connaître son père ; il faut l'aimer de tout son cœur. Aimez-vous le Bon Dieu, mes Enfants ? Aujourd'hui, bien sûr ; mais demain ? mais après-demain ? mais plus tard ? mais toute votre vie ?

Ecoutez ! Dans le monde, il y a des hommes qui ont fait, comme vous, leur Première Communion. Ce jour-là, comme vous, ils ont juré sur l'Evangile d'aimer toujours le Bon Dieu. Aujourd'hui, ils ne l'aiment plus, puisqu'ils l'oublient, et même l'insultent. Ils ne pensent à Lui que pour l'offenser. Il faut évidemment, pour en arriver là, avoir bien peu d'esprit, et de cœur pas du tout !

Oh ! non, je ne puis pas croire, qu'il y ait jamais de ces mauvais cœurs parmi vous ! Insulter le nom de votre Père du ciel, crucifier en vous Jésus-Christ, déshonorer la Sainte Eglise, et renier votre foi chrétienne ? Plus de prière chaque jour, plus de messe le dimanche, plus de communion même à Pâques ? Vous feriez cela, mes Enfants ? et vous seriez des renégats ? On a froid au cœur, rien que d'y penser. Non, non, vous ne le ferez jamais ! L'Esprit-Saint, qui va venir en vous, remplira vos cœurs de sa *crainte,* la crainte et l'horreur du péché. Grâce à Lui, mes Enfants, vous craindrez moins la mort elle-même que de trahir le Bon Dieu !

Bien plutôt, grâce au don de *piété,* vous l'aimerez toujours avec un cœur d'enfant. Son souvenir vous sera doux, sa volonté sera la vôtre, et son désir votre désir. Ce don merveilleux de la piété vous poussera de plus en plus à dire et à montrer votre amour filial pour votre Père du ciel, à venir dans son temple, à vous asseoir à sa Table, à vous sentir chez vous dans la maison de Dieu.

Et comme, quand on s'aime vraiment, on n'a qu'un cœur et qu'une âme, un esprit et une volonté, grâce à la piété dont l'Esprit-Saint va vous remplir, vous aimerez Dieu toujours de tout votre esprit, de tout votre cœur, de toute votre âme, et de toutes vos forces. Et vous direz avec l'Apôtre : « Rien ne pourra me séparer de la charité de mon Dieu, qui est dans le Christ Jésus ; car en toute vérité ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi ! »

III. — *Pour le servir à la perfection*

Il suffit, mes Enfants, de connaître Dieu pour l'aimer. Et quand on l'aime de tout son cœur, il est doux de lui obéir. Mais pour rester fidèle à son service, accomplir tous ses commandements, il faut être terriblement fort. Vous avez donc encore besoin de ce don de *force,* que vous allez recevoir dans un instant.

Si vous saviez quels ennemis nombreux, puissants, perfides, inlassables, vous rencontrerez sur tous les chemins de la vie ! Vos passions, le monde, et surtout Satan chercheront par tous les moyens à vous détourner du service de Dieu. Qu'allez-vous devenir, mes pauvres Enfants ? Sans vertu et sans expérience, d'avance vous seriez perdus, si l'Esprit-Saint lui-même ne vous donnait sa force par le Sacrement de Confirmation.

Une fois confirmés, je sais bien ce qui vous attend. Engagés volontaires au service de Dieu, enrôlés sous son étendard qui est la Croix de Jésus, nourris de sa chair et de son sang, et remplis d'une force divine, ah ! vos ennemis ne me font pas peur. Vous aurez à lutter, sans doute, et vous serez blessés peut-être ; mais si vous le voulez, la victoire est à vous ! Dans l'armée du Christ qui a vaincu le monde et l'enfer, il n'y a pas de vaincus, mes Enfants, il n'y a que des lâches, qui désertent leur drapeau, et abandonnent leurs armes pour se rendre à l'ennemi.

Que parmi vous, jamais, il n'y ait un seul déserteur ! un enfant qui déserte la prière, qui déserte le confessionnal, qui déserte la Sainte Table, qui déserte l'église, qui déserte le ciel ! Pas de déserteurs parmi vous !

Sous la conduite du Saint-Esprit, il faut que tous, mes chers Enfants, fidèles et inlassables au service de Dieu, après avoir lutté sans peur et sans reproche, nous méritions un jour la couronne du Ciel ! Ainsi soit-il !

COURS DE PRONES SUR LA LITURGIE

XXII

BÉNÉDICTION DES CIERGES, DES CENDRES ET DES RAMEAUX

Mes frères,

Dans notre dernière instruction, je vous ai parlé des différentes bénédictions que l'Eglise répand sur les objets qui sont à notre usage ou sur ceux dont elle se sert elle-même. En cette instruction et dans les suivantes, je vous parlerai de quelques bénédictions plus solennelles qui ont lieu à certains jours et dont vous êtes les témoins chaque année.

I

La première, au cours de l'année liturgique, est la bénédiction des cierges le 2 février, en la fête de la purification de la Sainte Vierge, solennité qu'on appelle aussi, à cause de cette bénédiction, fête de la Chandeleur.

C'est en ce jour, vous le savez, que Notre-Seigneur fut présenté au Temple de Jérusalem par sa Mère et S. Joseph. S. Luc, dans l'évangile du jour, nous fait le récit de cette cérémonie. Il nous montre en particulier le saint vieillard Siméon prenant dans ses bras le divin Enfant et le saluant comme le Sauveur du monde et la lumière des nations.

La bénédiction des cierges n'a d'autre but que de faire revivre cette scène sous nos yeux. « Il y a trois éléments dans le cierge, dit S. Anselme, la cire, la mèche et la flamme. La cire produite par l'abeille vierge est le symbole de la chair virginale de Jésus-Christ, la mèche renfermée dans la cire est le symbole de son âme, et la flamme qui s'élève est le symbole de sa divinité. Allumés et portés en procession par le clergé et les fidèles, réallumés et portés à l'évangile, puis depuis la consécration jusqu'à la communion, ces cierges figurent Notre-Seigneur lui-même porté successivement par la Sainte Vierge et S. Joseph se rendant à Jérusalem, par le saint vieillard Siméon qui le presse dans ses bras en chantant son *Nunc dimittis,* et aussi sans doute par tous les témoins présents à cette cérémonie, heureux de se passer de mains en mains et de contempler le Sauveur d'Israël attendu depuis si longtemps. C'est bien ce qu'exprime la première oraison que chante le prêtre en bénissant ces cierges et surtout le *Nunc dimittis* que chante le chœur en répétant comme un refrain entre chaque verset les paroles : « Lumen ad revelationem gentium, » par lesquelles Siméon salua Notre-Seigneur comme la lumière du monde.

Les pieux fidèles ont soin de posséder chez eux un de ces cierges bénits. Ils sont pour les foyers où ils sont conservés avec foi un gage de protection divine. « Daignez bénir ces cierges, dit le prêtre, daignez, Seigneur, les sanctifier pour l'usage des hommes et pour la santé des corps et des âmes, soit sur la terre, soit sur les eaux... » C'est en souvenir de cette première bénédiction qu'on allume ces cierges pendant les orages et chaque fois qu'on veut écarter du lieu où on est quelque danger. Le prêtre demande également pour eux la vertu « d'éclairer nos cœurs, de les délivrer de l'aveuglement de tous les vices, afin que les yeux de notre âme étant purifiés, nous puissions voir ce qui est agréable à Dieu et utile à notre salut... » Voilà pourquoi on allume aussi ces cierges au chevet des mourants, pour que leur lumière dissipe les ténèbres du doute qui si souvent obscurcissent à ce moment la foi des agonisants, afin qu'elle mette en fuite l'Esprit de ténèbres qui leur inspire ces doutes pour les perdre.

II

La seconde bénédiction solennelle, au cours de l'année liturgique, est celle des Cendres. Elle a lieu le mercredi avant le premier dimanche de Carême.

Cette bénédiction commence par le chant d'une antienne qui implore la miséricorde divine. Le célébrant, revêtu de la chape violette comme il l'était pour la bénédiction des cierges et le sera pour celle des rameaux, chante ensuite quatre oraisons, en traçant les signes de croix sur les cendres préparées sur l'autel et obtenues en faisant brûler les rameaux bénits l'année précédente. La première de ces oraisons nous indique les sentiments de repentir avec lesquels on doit recevoir ces cendres. La seconde exprime les sentiments d'humilité que doivent nous inspirer ces cendres en nous rappelant que, tirés de la poussière, nous devons y retourner un jour. La troisième demande à Dieu les grâces de pardon que ces sentiments de repentir et d'humilité nous méritent. La quatrième, enfin, rappelle la cendre dont, à la voix du prophète Jonas, se couvrirent les Ninivites et le pardon qu'ils obtinrent et elle demande à Dieu de nous pardonner de même, à nous qui imitons leur pénitence.

Cette pratique de se couvrir de cendres pour fléchir la colère de Dieu remonte en effet à la plus haute antiquité. Judith et ses concitoyens cernés dans Béthulie par les armées d'Holopherne jeûnent et se couvrent de cendre ; pour récompenser leur repentir, Dieu donne à la faible main de Judith la force de trancher la tête du général ennemi (Judith, IX, 1). Esther, Mardochée et tous les Juifs voués à la mort par l'orgueilleux Aman font pénitence eux aussi sous la cendre, et Dieu ayant changé le cœur d'Assuérus, ce roi déchire l'édit de mort porté contre eux. (Esther, IV, 1). « Encore quarante jours et Ninive sera détruite, » avait dit Jonas au nom du Seigneur irrité. Le roi de Ninive et tout son peuple se couvrent de cendre, prient et jeûnent ; Ninive est sauvée (Jonas, II, 6). Judas Macchabée et ses soldats sont pressés par leurs

ennemis. Afin d'obtenir le secours de Dieu, eux aussi jeûnent, se couvrent de sacs et jettent de la cendre sur leurs têtes, espérant en retour remporter la victoire. (II Macch., III, 47).

Dès ses débuts, l'Eglise adopta cette pratique si propre à nous rappeler notre néant et notre folie d'oser résister à Dieu, nous qui ne sommes que cendre et poussière. Le premier jour de Carême, les pécheurs condamnés à une pénitence publique, conformément à la discipline de la primitive Eglise, se réunissaient à l'église, l'évêque leur imposait les cendres, puis, après les avoir exhortés à la pénitence, les conduisait à la porte du temple, d'où avec la hampe de la croix il les excluait pour un temps plus ou moins long, selon la gravité de leurs fautes. Ils n'y rentraient ordinairement que le Jeudi Saint, jour de leur réconciliation.

Cette cérémonie humiliante n'avait lieu que pour les grands pécheurs. Dans la suite, des fidèles qui n'y étaient point assujettis voulurent y prendre part et par humilité recevoir eux aussi tout au moins les cendres. Cet usage devint bientôt général et il l'est resté.

Après que le célébrant a aspergé et encensé les cendres, il se les impose lui-même, à moins qu'un prêtre présent ne puisse les lui donner, puis il les impose aux fidèles en traçant sur leur front un signe de croix avec la cendre bénite et en disant : « Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. » Poussière, nous le sommes, puisque nous avons été tirés de la terre. Le mot « homme » : *homo,* que nous portons, nous le rappelle assez, puisqu'il ressemble étroitement à « humus, » qui signifie terre. Poussière nous redeviendrons un jour, et pour tous, quel que soit notre âge, ce jour est proche, la vie est si courte ! Hâtons-nous donc de profiter du Carême qu'ouvre la bénédiction des cendres, réconcilions-nous avec Dieu et méritons qu'au grand jour de la Résurrection cette poussière puisse sortir de la tombe vivante et glorieuse.

III

La troisième bénédiction solennelle dont vous êtes témoins au cours de l'année liturgique est celle des rameaux, qui a lieu le dimanche avant Pâques. Cette bénédiction revêt un caractère tout particulier et fait songer aux messes des catéchumènes qui avaient lieu aux premiers siècles de l'Eglise. Comme elles, elle commence par une sorte d'introït, le chant de l'antienne *Hosanna.* Vient ensuite une collecte ou oraison, une épître, un évangile et une préface suivie du *Sanctus.* L'offertoire et la consécration sont remplacés par la bénédiction des rameaux et la communion par leur distribution. Cette bénédiction reproduit de façon très saisissante l'entrée triomphale de Notre-Seigneur à Jérusalem, entrée que raconte l'évangile chanté précédemment. Qu'ils soient de palmier, d'olivier, de laurier ou d'autres arbres (chez nous ils sont de buis), ces rameaux, dit le célébrant, figurent la victoire que Notre-Seigneur va remporter sur le démon en renouvelant au cours de la Semaine Sainte le mystère de sa Passion, comme le rameau d'olivier que rapporta en son bec la colombe de l'Arche ; ils symbolisent la paix que Notre-Seigneur va rendre au monde et celle qu'en ce temps des pâques la réception du sacrement de pénitence et d'eucharistie doit rendre à notre âme.

Après que le prêtre les a aspergés et encensés, ces rameaux sont distribués au clergé et aux fidèles. Durant cette distribution, l'assistance chante les antiennes *Pueri Hebræorum,* qui nous redisent l'enthousiasme des Juifs jonchant de verdure et couvrant de leurs vêtements en guise de tapis le chemin par lequel Notre-Seigneur s'avançait de Béthanie à Jérusalem. Les rameaux distribués, la procession se met en marche, précédée de la croix voilée de violet et ornée d'un rameau bénit. Cette procession remonte au IVe siècle, c'est-à-dire qu'elle eut lieu dès que Constantin ayant accordé la liberté à l'Eglise, l'eut rendue possible. Elle était jadis si célèbre que les moines eux-mêmes quittaient leurs solitudes pour y prendre part. Elle se rend à quelque Calvaire ou chapelle, ou fait simplement le tour de l'église, chaque assistant portant en main son rameau pour mieux imiter les Juifs de Jérusalem. A son retour, la procession s'arrête au seuil de l'église, dont la porte est fermée. En France, avant la Révolution, dans les villes fortifiées, la procession se faisait à l'extérieur des remparts, et c'était à une porte fermée de la ville qu'avait lieu la cérémonie que nous allons décrire. La scène de l'entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem était ainsi bien mieux reproduite.

Arrivée à la porte de l'église, donc, la procession s'arrête ; un groupe de chantres, ou mieux d'enfants, est à l'intérieur et entonne le gracieux cantique « *Gloria laus...* Gloire, louange et honneur au Christ, Roi, Rédempteur, » que reprend la foule restée dehors. On croirait entendre les acclamations des enfants de Jérusalem venant au devant de Jésus et lui souhaitant la bienvenue, alternant avec les *hosanna* de la foule qui vient de Béthanie et accompagne le divin Maître, toute frémissante encore de la résurrection de Lazare à laquelle elle vient d'assister. Cette hymne dialoguée *Gloria laus* est attribuée à Théodulphe, évêque d'Orléans au IXe siècle. Il avait été exilé à Angers par Louis le Débonnaire et y gémissait en prison. Ayant appris que ce monarque devait venir à Angers passer la Semaine Sainte, il composa ce chant et le fit retentir de toutes ses forces, alors que le roi, assistant à la procession des rameaux, passait sous les murs de sa prison. La dernière strophe : « *Rex bone, rex clemens,* Roi bon, roi clément » toucha, dit-on, le cœur du roi, qui rendit la liberté au prisonnier.

Le chant terminé, le célébrant heurte trois fois avec la hampe de la croix la porte de l'église, qui s'ouvre aussitôt et livre passage à la procession. C'est ainsi que Notre-Seigneur, par sa croix, nous a ouvert le ciel fermé depuis le péché d'Adam.

Les fidèles emportent chez eux les rameaux qu'ils ont fait bénir. La bénédiction qu'ils ont reçue leur confère la vertu de protéger les lieux où ils sont conservés avec foi et respect. En nos pays, c'est un pieux usage d'aller planter quelques-uns de ces rameaux bénits au cimetière, sur la tombe pieusement ornée où dorment les ancêtres de la famille. Le dimanche des Rameaux se trouve être ainsi comme une seconde fête des morts. Mais tandis que celle de la Toussaint, qui se célèbre à l'automne, au milieu de la nature mourante, éveille surtout en nous la pensée du trépas et de la séparation, celle des Rameaux qui se célèbre au printemps, alors que tout revit dans la nature, éveille surtout en nous la pensée de la résurrection et l'espérance de revoir ceux que nous avons perdus. C'est du reste le symbolisme du buis que nous plantons sur leur tombe. Ne perdant jamais ses feuilles, toujours vert même l'hiver, il est l'emblème de l'immortalité des âmes de nos chers défunts et de la vie qui sera rendue à leurs corps.

Que cette bénédiction des rameaux, qui nous présage la prochaine résurrection du Sauveur et la nôtre, dispose nos cœurs à bien recevoir le Dieu qui a dit : « Celui qui mange ma chair aura la vie en lui et je le ressusciterai au dernier jour. » Ainsi soit-il.

POUR LA NATIVITÉ DE MARIE

L'OPPORTUNITÉ DE CETTE FÊTE

Mes frères,

C'était vers l'an 420. S. Maurille était alors évêque d'Angers. Or, un jour qu'il se trouvait aux environs de St-Florent-le-Vieil, à l'endroit où la rivière de l'Evre a son confluent dans la Loire, s'étant retiré à l'écart pour prier, pendant qu'il était en oraison, voilà qu'il se vit environné d'une lumière céleste. C'était la T. S. Vierge qui daignait lui apparaître, tenant en ses bras le divin Enfant. S'adressant à son dévot serviteur, Marie lui demanda d'établir dans son diocèse, le 8 septembre, une fête en l'honneur de sa glorieuse Nativité, qui n'avait pas été jusque-là l'ob et d'un culte spécial dans l'Eglise. Elle ajouta que c'était la volonté de Dieu et le bon plaisir de son divin Fils. Puis, l'ayant assuré de sa protection, elle disparut, laissant le saint pontife ravi d'admiration et de joie.

I

Telle est, m. f., l'origine de la fête que nous célébrons aujourd'hui, la fête de Notre-Dame Angevine, ou, plus brièvement, l'Angevine, comme on la nomme souvent, parce que c'est en Anjou qu'elle a pris naissance, et de l'Anjou qu'elle a passé dans l'Eglise catholique.

Mais pourquoi faire de la naissance de Marie l'objet d'une fête spéciale ? C'est que cet événement, comme la naissance de Notre-Seigneur et celle de S. Jean-Baptiste, est un des événements les plus heureux qui ont réjoui la terre dans tout le cours des siècles.

Il en a été, en effet, de la naissance de Marie comme de l'aurore qui annonce la fin de la nuit, la clarté prochaine du jour, l'apparition du soleil, la reprise du travail et de la vie dans la nature. Aimable messagère, Marie, en venant au monde, apporte aux hommes une bonne nouvelle : « Patience ! leur dit-elle, plus que quelques années, et la colère de Dieu va s'apaiser ; la malédiction qui pèse sur vous va s'effacer, et Jésus le Messie, le divin Soleil de justice, va paraître, et le ciel vous sera rendu. »

Ne soyez donc pas étonnés que la Sainte Eglise nous recommande de fêter la Nativité de Marie dans la joie de nos âmes. D'autant plus que non seulement à cette époque lointaine, mais toujours depuis, la Sainte Vierge a été, est encore la cause de notre joie.

II

Vous êtes-vous quelquefois représenté, m. f., ce que serait la religion, notre religion, si la Sainte Vierge y manquait, si par exemple il n'y avait ni sanctuaire, ni chapelle dédiée en son honneur, ni procession, ni fête de la Sainte Vierge, ni pèlerinage, ni statue, ni chapelet, ni scapulaire, ni médaille, ni mois de Marie ? Quel vide ce serait ! Que notre religion serait triste et froide ! Quel élément de joie lui ferait défaut ! Que nous serions à plaindre si, dans nos peines surtout, nous n'avions pas la ressource d'aller nous jeter aux pieds de l'autel ou de l'image de Marie, pour épancher notre cœur, verser nos larmes et reprendre courage auprès de cette bonne Mère !

Il a trouvé le mot juste, celui qui a dit ou écrit que Marie était le sourire du bon Dieu à la terre et aux hommes.

N'est-ce pas la verité ? Vous aviez de la peine, vous étiez triste, abattu, découragé ; mais vous avez prié Marie et elle vous a consolé, soutenu, réconforté ; vous étiez indécis, inquiets, tourmentés ; mais vous avez eu recours à Marie, et elle vous a éclairés, dirigés, rassurés. Vous aviez offensé Dieu, vous sentiez peser sur vous sa colère, vous vous enfonciez toujours plus avant dans le péché, vous aviez déjà peut-être un pied dans l'enfer ; mais vous avez invoqué Marie, ou bien on l'a priée pour vous, et elle vous a obtenu la grâce de vous convertir, elle vous a remis dans le bon chemin. Et que de malades et d'infirmes je pourrais vous citer qui doivent à Marie leur guérison ou leur soulagement ! Aux heures les plus sombres de notre histoire, en 1871, en septembre 1914, par exemple, quand la France était à deux doigts de sa perte, qui est-ce qui est venu nous dire à Pontmain : « Mais priez, mes enfants, mon Fils se laisse toucher » ? Qui est-ce qui nous a donné cette splendide victoire de la Marne ? N'est-ce pas la Sainte Vierge ?

Et quand sonnera notre heure dernière, qui est-ce qui sera là à notre chevet pour nous assister, nous consoler, nous encourager, nous défendre

contre les attaques du démon et nous introduire dans le ciel ? N'est-ce pas elle encore, la bonne Sainte Vierge, qui rend la mort si douce à ses fidèles serviteurs, elle qui est placée sur le seuil de l'éternité pour inspirer confiance à ceux qui doivent franchir ce redoutable passage ?

* *

C'est ainsi, m. f., que Marie nous apparaît toujours souriante et gracieuse, ne faisant jamais de peine à personne, mais causant à tous le plus de joie et de bonheur qu'elle peut.

La réciproque est-elle vraie ? La Sainte Vierge n'a-t-elle jamais eu qu'à se louer de nous ? Ne lui avons-nous jamais donné que des sujets de satisfaction ? N'avons-nous point parfois contristé son cœur, provoqué ses larmes et mérité qu'elle nous appelle des enfants de douleur ?

Cela ne sera plus, n'est-ce pas ? et la belle fête d'aujourd'hui qui nous apporte le pardon, la réconciliation et comme le sourire du ciel, remportera au ciel et à sa divine Reine la bonne nouvelle que ses enfants sont repentants, purifiés, convertis et bien résolus à ne plus donner à leur tendre Mère que des sujets de joie et de consolation.

LES FÊTES DE L'ÉGLISE

LXXXVI

LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE

« Votre naissance, ô Vierge Mère de Dieu, a été l'annonce de la joie pour le monde entier, car c'est de vous qu'est né le Soleil de justice, le Christ, notre Dieu. » Depuis qu'Adam avait désobéi à Dieu, le monde était dans une tristesse morne et pesante, il se sentait rejeté et déchu. Il lui vint cependant quelques lueurs de joie pour l'empêcher de mourir de désespoir, et elles lui vinrent de Marie. C'était comme une aube lointaine qui annonçait le jour. Mais quand le jour parut, que Marie vint au monde, ce fut la grande joie. Le Soleil de justice se lèverait enfin, l'aurore brillante apparaissait déjà ; « le Christ, notre Dieu, » naîtrait bientôt de Marie.

I

Rappelons-nous les scènes radieuses du Paradis terrestre, Adam et Eve heureux parce qu'ils étaient innocents, et jouissant des entretiens de Dieu infiniment doux. Ils marchaient dans une lumière céleste et le ciel était dans leur âme ; ils marchaient dans la nature amie, les animaux étaient leurs serviteurs empressés, tout leur était soumis, tout leur souriait et partout ils rencontraient le regard de Dieu qui était content d'eux.

Un jour ils désobéirent à Dieu, et tout fut changé. La nature leur devint hostile, les animaux les fuyaient, Dieu se dérobait à eux, et la dernière fois qu'il leur avait parlé, ses yeux étaient chargés de menaces et de reproches. Leur douleur avait été si grande qu'il avait consenti, dans sa bonté, à leur sourire encore pour leur laisser un souvenir d'espérance et d'allégresse. C'est au démon qu'il avait parlé devant eux, et dans la dureté de ses paroles il avait laissé transparaître un peu de miséricorde : « J'établirai des inimitiés entre toi et la femme, entre sa race et la tienne. Elle te brisera la tête. » (Gen., III, 15).

Puis il disparut. Adam et Eve demeurèrent seuls. Autour d'eux tout était désolé, en leur cœur tout était ténèbres, regrets et désespoir. Ils regardèrent le ciel, le ciel était d'airain, sans astres brillants qui réjouissent leurs yeux. Cependant ils apercevaient une étoile qui leur envoyait ses faibles rayons et qui leur parlait à l'âme.

C'était Marie, leur fille, l'Immaculée, qui serait l'ennemie irréconciliable de Satan et qui lui écraserait la tête. Ils méditaient ces paroles et y trouvaient une source d'espoir et de courage. Les hommes en vécurent pendant des siècles. Les patriarches, les prophètes les leur rappelaient, en y ajoutant de temps à autre quelques explications consolatrices, Isaïe surtout qui leur disait : « Il sortira un rejeton de la racine de Jessé, et sur sa tige une fleur. » (XI, 1).

« Jessé, dit S. Ambroise, c'était la racine, le chef de la famille davidique ; le rejeton, c'est Marie, et la fleur de Marie, c'est le Christ. »

La figure de Marie se précisait ainsi. Elle serait la femme forte qui anéantirait la puissance du démon. Elle serait le rejeton qui naîtrait de l'arbre puissant de Jessé, mais quelle serait la fleur ? Les Juifs n'étaient pas instruits comme nous de cet adorable mystère. Isaïe intervint encore un jour où le roi de Juda, Achaz, était sur le point de voir périr son royaume. Le prophète, pour le rassurer, lui dit : « Voilà que la Vierge concevra et enfantera un fils dont le nom sera Emmanuel. » (Is., VII, 14).

Depuis, les prophéties sont remplies d'elle, parce qu'elles sont remplies du Messie : l'Esprit-Saint reposera sur lui, il naîtra à Bethléem Ephrata. Quelle sera cette femme qui aura l'honneur d'être sa mère ? Elle sera Vierge, et elle aura un fils. Quel est ce mystère nouveau ? L'on s'en entretient de Jérusalem au Jourdain ; les Juifs Prosélytes emportent cet enseignement, ces espérances jusqu'en Egypte, jusqu'à Babylone ; le bruit s'en répand dans le monde entier, les païens en sont touchés, les Druides élèvent des autels à cette Vierge qui doit enfanter ; ses traits s'accusent de plus en plus par les révélations faites aux prophètes ; tout l'univers est dans l'attente ; voici l'aurore qui illumine toute la terre, voici la grande joie annoncée au monde, « voici que va paraître l'astre qui manquait au ciel de l'humanité. »

II

Il y avait à Jérusalem, dans une maison voisine du Temple, laquelle leur appartenait, deux époux, Joachim et Anne, d'une grande piété et d'une haute vertu. Joachim tenait un rang d'honneur dans la cité, et Anne était une femme estimée et vénérée entre toutes les femmes. Seuls les Evangiles apocryphes nous les font connaître et les

entourent de récits merveilleux ; mais les discours de S. Jean Damascène nous amènent à penser qu'il y a dans ces récits des parcelles précieuses de vérité. A les en croire, Anne et Joachim étaient vieux et Dieu ne leur avait pas accordé d'enfants. C'était leur grande épreuve. Cela diminuait le prestige de Joachim. On raconte que s'étant présenté au Temple pour y offrir ses dons, un scribe le repoussa, déclarant, d'ailleurs sans raison, que, n'ayant pas d'enfants, il avait encouru la malédiction de la Loi. Anne fut insultée de même par sa propre servante et se réfugia dans son jardin pour y gémir sur sa stérilité. Que de fois cependant, comme Anne, la mère de Samuel, elle avait demandé à Dieu de pouvoir paraître devant Israël avec les honneurs publics qui étaient accordés aux mères !

Joachim, accablé de honte et de chagrin, se retira parmi ses bergers de Galilée. Alors Dieu lui envoya un messager céleste lui annoncer qu'il aurait une fille qui serait la bénédiction de sa vieillesse. Anne fut l'objet d'une faveur semblable. Joachim retourna à Jérusalem, fortifié et consolé, dans sa maison. Celle-ci se trouve auprès de la Piscine Probatique ; elle appartient aujourd'hui aux Pères Blancs. Des fouilles intelligentes, faites au siècle dernier, ont fait découvrir au moins les fondations de la demeure d'Anne et de Joachim, et la piété des siècles a élevé tout à côté une basilique magnifique dédiée à sainte Anne.

C'est donc là qu'ont vécu S. Joachim et sainte Anne, là qu'est née la Sainte Vierge. « Pendant leur vie, dit S. Epiphane, ils plurent à Dieu, et ils produisirent cet admirable fruit, la Sainte Vierge Marie, le temple et la Mère de Dieu. Joachim, Anne et Marie offraient ainsi tous trois à la Trinité un éclatant sacrifice de louanges. Joachim signifie « préparation du Seigneur, » parce qu'il a préparé le temple de Dieu, c'est-à-dire la Vierge. Anne signifie « grâce, » parce que Joachim et Anne par leurs prières obtinrent ce fruit céleste, la Sainte Vierge. Car Joachim priait sur la montagne, Anne dans son jardin [1]. »

« Ici, ajoute S. Jean Damascène, tout est l'œuvre de la grâce. La nature cède le pas à la grâce, comme une humble servante à sa souveraine, et n'osant la devancer, elle attend que la grâce ait donné son fruit. » — « Cependant, fait remarquer S. Epiphane, de ce qu'un ange est venu dire à Joachim : « Votre épouse concevra, » il ne faut pas l'entendre d'une conception surnaturelle comme celle du Messie. » *(Hæres.*, 78 et 80).

Ainsi naquit Marie, pour l'immense joie du monde entier, à qui elle apportait la pureté, la douceur, la beauté virginale, la bonté maternelle, toutes choses inconnues avant elle sur cette terre ingrate et maudite. Elle est la grâce, le charme, le sourire de l'univers. On lui donna un beau nom : *Miriam,* ou *Marie,* qui signifie à la fois « souveraine » et « étoile de la mer. » L'enfer frémit de rage lorsqu'elle apparut, parce que le jour était arrivé où elle broierait la tête du serpent et paralyserait la puissance du démon, en attendant cet autre jour suprême où il serait précipité sans rémission dans les enfers et privé de son pouvoir de nuire. Marie sera pour nous l' « étoile de la mer, » parce que nous demeurerons toute notre vie exposés aux tentations les plus terribles, jouets des événements et des tempêtes de l'âme. Souvent l'horizon s'assombrira au point que nous ne verrons plus notre voie, et que nous serons déconcertés par les éclairs effrayants de la nuit, par la foudre prête à nous frapper, mais toujours, dans un coin du ciel, en dépit des nuages obscurs, nous verrons briller la douce et encourageante étoile qui nous fera espérer.

Joachim se présenta au Temple avec des présents magnifiques, et cette fois il fut accueilli, honoré par tous, parce qu'aussi bien du berceau de Marie s'échappait un rayonnement de lumière et d'amour qu'on ne connaissait pas.

III

Quand Marie naît, c'est une grande joie pour la Sainte Trinité. Il naît au Père une fille, au Fils une mère, au Saint-Esprit une épouse. Elle est prédestinée à être la Mère de Dieu ; c'est pourquoi elle est immaculée. Elle n'a pas le péché originel comme les autres créatures humaines : l'honneur de Dieu exigeait cette pureté sans tache. Dès le premier moment de son existence elle est douée de raison, elle prie, elle adore, elle est pleinement unie à Dieu et chacun des actes de sa vie rendra cette union de plus en plus étroite. Ce sont toutes ces merveilles que chante l'Eglise dans son office. Elle la proclame « de la race d'Abraham, de la tribu de Juda, de la famille de David, » la plus noble de l'univers. Sa vie si belle « est la lumière de toutes les Eglises. » Elle est « de race royale, *regali ex progenie.* » De cœur et d'âme, nous l'implorons, nous glorifions le Christ de l'avoir faite si haute. Célébrons donc avec joie la naissance de la bienheureuse Marie, « qui a obtenu la dignité de mère sans perdre son intégrité virginale. » (Antienne de *Magnificat,* premières Vêpres).

L'Introït reprend l'hymne de Sedulius : « *Salve, sancta Parens.* Salut, Mère sainte, Vierge qui avez mis au monde le Roi qui gouverne le ciel et la terre dans les siècles des siècles. »

L'Epître nous raconte la génération éternelle du Fils de Dieu dès le commencement. Sa Mère était là, dans la pensée divine : « J'étais là quand il préparait les cieux... Maintenant donc, mes enfants, écoutez-moi. Bienheureux ceux qui gardent mes voies. Ecoutez mes prescriptions et pratiquez la sagesse. Heureux celui qui m'écoute, qui veille tous les jours aux portes de ma maison et qui attend sur mon seuil. Celui qui m'aura trouvée trouvera la vie, et il puisera le salut dans le Seigneur ! » (Prov., VIII).

Voici maintenant la génération temporelle de Jésus. Les Evangiles en mentionnent deux. S. Luc suit la ligne de David par Nathan, fils aîné du Roi

1 *De laudibus Virginis.*

Prophète, S. Matthieu celle de David par Salomon. L'un et l'autre aboutissent à S. Joseph, le chef de la famille, suivant la règle généalogique. Mais Marie et Joseph étaient très proches parents, par conséquent leur généalogie est commune.

Elle est très instructive, la généalogie de S. Matthieu que nous chantons en cette fête de la Nativité de Marie : « Livre de la généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham. » Puis défilent devant nous les plus grands noms de l'univers, depuis Jacob jusqu'à Joseph, « l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé le Christ. » Mais parmi ces noms honorés il se glisse plusieurs noms de femmes dont la vertu n'était pas irréprochable : Thamar, Rahab, la femme d'Urie, pour nous rappeler la doctrine du Sauveur : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs, » et sa conduite, car il accueillait les pécheresses comme Madeleine pour les ramener à Dieu et au devoir. L'Evangile est tout miséricorde, c'est pourquoi il est fait pour tous les hommes, pour tous les pécheurs et il les attire tous : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes accablés. »

La fête de la Nativité remonte au moins au VII^e siècle. Angers regarde le saint évêque Maurille comme en ayant été le premier auteur, sur un désir de la Bienheureuse Vierge à lui apparue vers l'an 430, dans les prairies du Marillais ; d'où le nom de « Notre-Dame Angevine » ou « fête de l'Angevine » donné si fréquemment à cette solennité [1]. » C'est le jour où les enfants de Marie se plaisent à lui souhaiter la fête, le jour de sa naissance, en lui offrant leurs pensées, leur amour, leurs sacrifices, les fleurs de leurs âmes.

A L'ÉCOLE DES SAINTS

XLI

S. LAURENT JUSTINIEN : L'ESPÉRANCE

Mes frères,

Si quelqu'un a jamais pu se flatter de couler une vie agréable en ce monde, c'est assurément S. Laurent Justinien. Tout lui souriait, lors de son adolescence. Il était né dans cette radieuse capitale de Venise, si belle avec ses palais roses sous le ciel doré, sa basilique rutilante de mosaïques et de marbres, ses canaux où se presse un peuple sympathique et pittoresque de bateliers. Il appartenait au fier patriciat de la ville et comptait des Doges parmi ses ascendants et ses alliés. La fortune considérable de sa famille lui garantissait une existence fastueuse, tandis que les richesses de son intelligence lui promettaient un brillant avenir dans les hautes charges de l'aristocratique République.

I

Le jeune Laurent ne se laissa pas prendre à tant de mirages. Après une enfance ordonnée, pieuse, sage et laborieuse, il résolut de se consacrer au service de Dieu. Il était dans un âge encore tendre lorsqu'il commença de songer à réformer sa vie, pourtant si pure, et à s'entraîner aux austérités de la pénitence. La sagesse divine, qui semblait parler tout bas à son cœur, lui suggéra de se livrer à la mortification, et Laurent s'empressa d'obéir.

Extérieurement, d'abord, il n'y parut rien. Le jeune seigneur continuait à fréquenter les amis de son rang et de son âge ; il se laissait même mêler à leurs fêtes. Nul n'aurait soupçonné que sous ses pourpoints de velours il portait un cilice, et que la nuit il s'étendait pour dormir sur le plancher de sa chambre, à côté de sa somptueuse couche à baldaquin. Son humilité cachait si parfaitement ses macérations que sa mère elle-même était loin de se douter de ses aspirations intimes.

La bonne dame crut remplir son devoir en préparant à Laurent un mariage avantageux. Elle s'attendait à le voir accueillir ses propositions avec joie, mais le jeune homme, à cette heure décisive qui devait orienter toute sa destinée, se mit à réfléchir mûrement. Une fois de plus, il compara les voluptés éphémères du monde avec le bonheur qui ne passe point, puis il tourna les yeux vers son crucifix et laissa tomber cette réponse : « Vous êtes, Seigneur, mon espérance ; c'est en vous que j'ai placé mon refuge certain. » Toute insistance eût été inutile. La mère, quoique déconcertée sans doute, eut le bon sens de le comprendre. Elle eut aussi l'esprit surnaturel de ne pas mettre d'obstacles à la vocation de Laurent, qui ne tarda pas à demander son admission parmi les chanoines de Saint-Georges.

Là il redoubla d'austérités et de sévérité envers lui-même. Il avait déclaré une guerre implacable à sa chair de péché et ne négligeait rien pour maintenir son corps en servitude. On raconte qu'il se privait même de la moindre promenade dans le jardin du couvent. Il ne retourna qu'une seule fois dans le palais de sa famille : ce fut quand sa mère l'y fit appeler pour assister à son agonie. Après avoir fermé les yeux de la défunte et accompli tous ses devoirs filiaux, il rentra dans sa cellule pour y continuer sa vie de douceur, de modestie, de prière.

Il recherchait les humiliations avec autant de zèle que d'autres briguent les honneurs. Il intriguait, si l'on peut dire, pour obtenir d'être chargé des fonctions les plus viles de la communauté ; il aimait à mendier dans cette ville où tout le monde l'avait vu mener un train de prince ; et il accueillait avec un patient silence les railleries, les calomnies même de ceux qui ne pouvaient admettre la sainte élévation de son âme. Sa piété était si ardente que plus d'une fois elle aboutit à des extases ; elle était en même temps contagieuse, si bien que l'on put constater bientôt que le seul exemple de Laurent avait redoublé la ferveur de la communauté entière.

Un tel flambeau de sainteté ne pouvait longtemps rester caché sous le boisseau dont parle

[1] Dom Guéranger, v, 167.

l'Evangile. Le pape Eugène IV, à la mort de l'évêque de Grad, promut notre saint à cette chaire épiscopale ; et plus tard le Souverain Pontife Nicolas V transféra Laurent Justinien à la dignité de patriarche de Venise. Laurent refusa d'abord, avec larmes. Mais il se rendit bientôt compte que le meilleur moyen de plaire à Dieu est de se conformer aux indications de sa providence et que l'on peut rester tout aussi humble au milieu des grandeurs que l'on n'a pas cherchées, que dans le cloître obscur d'un monastère.

Sa promotion ne l'amena à changer, dans son genre de vie, que ce qui eût été incompatible avec la dignité dont il était revêtu. Il resta pauvre, détaché de tout et, en un temps où les évêques aimaient à s'entourer d'une domesticité nombreuse, il ne prit auprès de lui que le nombre indispensable de serviteurs. Personne ne fut plus accessible aux humbles que ce pontife à l'âme embrasée de charité : aussi quand il sortait dans sa gondole drapée de pourpre, les mariniers de la lagune aimaient à s'approcher de lui pour recevoir sa bénédiction. Si on lui demandait dans quel but il s'imposait tant de peines, il répondait : « Dans l'espérance du bon Dieu. » Et il ajoutait volontiers que la Providence ne trompe pas la pieuse espérance chrétienne.

Le soin avec lequel il veillait sur le développement de sa vie intérieure ne l'empêchait pas, du reste, d'accomplir avec zèle et un succès considérable ses devoirs d'état. Il fut un remarquable administrateur, tout à la fois clairvoyant, ferme et doux, qui accomplit de grandes réformes dans ses deux diocèses successifs. C'est ainsi qu'il construisit de nombreux couvents, qu'il refréna le luxe, parfois scandaleux, des dames de son époque, qu'il rendit aux mœurs relâchées leur intégrité primitive, qu'il s'employa enfin à toutes sortes de travaux pour le bien de ses peuples et l'honneur de Jésus.

Dès ce monde, Dieu le récompensait déjà par des faveurs extraordinaires. Il lui avait accordé le don des larmes. Une nuit de Noël, le patriarche vit lui apparaître un enfant d'une beauté merveilleuse, qui n'était autre que Notre-Seigneur. Doué de l'esprit prophétique, il annonça à plusieurs reprises les événements qui, en effet, se réalisèrent conformément à ce qu'il avait dit. La confiance qu'il inspirait à tous était si absolue, qu'on lui amenait des possédés et des malades, afin qu'il leur imposât les mains. Pour rendre service, il s'exécutait : et souvent les malheureux étaient délivrés ou guéris. C'est encore pour rendre service que Laurent écrivit ses ouvrages, empreints d'une doctrine toute céleste.

Il tomba dangereusement malade. Ses familiers essayèrent de profiter de l'occasion pour apporter quelque allègement à la rude discipline de vie qu'il s'était imposée et, notamment, pour lui faire accepter un lit quelque peu confortable. Il les repoussa avec indignation, voulant mourir, s'il se pouvait, d'une façon aussi cruelle que celle du Christ sur la croix. Quand il comprit que son heure suprême allait sonner, il se fit étendre sur un peu de paille et exprima une fois de plus ses aspirations coutumières vers l'espérance : « Je viens à toi, murmura-t-il, mon bon Jésus. » Les religieux d'une Chartreuse voisine ont affirmé avoir entendu les chœurs des anges qui accompagnaient de leurs concerts l'envol de cette âme vers le ciel ; on sait aussi que ses dépouilles saintes, pendant les deux mois qui précédèrent leur inhumation, restèrent fraîches et colorées. D'autres prodiges se produisirent encore, par l'intercession de Laurent Justinien, et amenèrent sa canonisation qui fut célébrée par Alexandre VIII.

II

« Vous êtes, Seigneur, mon espérance. » Ce mot de S. Laurent Justinien à une heure décisive de sa vie devrait nous servir de devise. L'espérance, en effet, est indispensable à l'homme. Elle le soutient dans ses labeurs, le console du passé douloureux en lui promettant un avenir meilleur ; elle stimule les énergies par la perspective du succès. Elle est si fortement enracinée au fond de nous, que, même démentie parfois par l'expérience, elle nous berce jusqu'à nos derniers jours.

Mais il ne s'agit là que d'un espoir purement humain, et trop de gens ne se confient guère qu'à celui-là, qui n'est bien souvent qu'un mirage. Seuls, les chrétiens possèdent le trésor d'une espérance plus sûre et plus haute qui, elle, ne saurait les décevoir, car elle se fonde sur les promesses formelles de Dieu. Nous voulons parler de la seconde vertu théologale, qui consiste à compter fermement sur le secours des grâces divines en cette vie et sur les récompenses célestes destinées à tous ceux qui seront demeurés fidèles.

Une pareille assurance, au premier abord, pourrait passer pour de la présomption. Il est de fait que rien, dans notre nature, ne nous donne droit à escompter le secours surnaturel de Dieu. Enfermés dans le cercle étroit du monde présent, nous sommes incapables, par nos propres moyens, de nous évader pour nous élever jusqu'aux sphères radieuses où rayonne la majesté du Tout-Puissant. Mais c'est ici qu'intervient la miséricorde du Seigneur. Puisque nous sommes impuissants à monter vers lui, c'est lui qui daigne descendre jusqu'à nous. Son amour jette une arche sur l'abîme qui nous sépare et nous met à même de communiquer avec sa toute-puissance. Quand Notre-Seigneur a voulu se sacrifier pour la rédemption des hommes, il a créé cette union mystique entre le Créateur et la créature, de sorte que, sans témérité, nous pouvons lui demander les faveurs dont nous avons besoin.

Ces faveurs sont multiples, innombrables même. Nous implorons parfois une aide pour nos affaires temporelles, notre santé, nos préoccupations. Et Dieu ne nous la refuse pas, si nous savons le prier comme il faut et s'il juge que le secours désiré nous sera réellement profitable. Si, parfois, il n'accède pas à nos vœux, c'est que lui, qui voit les choses d'une manière infiniment plus exacte que

nos esprits abusés et bornés, sait que ce que nous estimons comme un bien, serait au contraire, dans la réalité, un danger ou un mal pour notre âme. Il ne reste pourtant pas sourd à nos invocations ; seulement, dans sa sagesse, il substitue au don imploré une autre faveur meilleure.

Mais ce qu'il accorde le plus volontiers, ce sont les secours spirituels, qui tendent à améliorer nos âmes. Lorsque nous les demandons avec les dispositions requises, nous devons nous tenir pour assurés qu'ils nous seront offerts en abondance et que nous n'aurons plus qu'à nous employer pour en faire le meilleur usage possible.

L'espérance chrétienne, ici-bas, est donc la certitude que la grâce divine est mise à notre disposition, pour nous aider à surmonter les tentations, à fuir les occasions de péché, à pratiquer la vertu et le devoir, et à persévérer ainsi, en dépit de notre propre faiblesse, dans les exercices d'une vie sainte, agréable aux regards infaillibles de Dieu.

Mais ceci n'est que le premier objet de la douce vertu d'espérance. Il nous est permis, ordonné même, de porter plus loin nos pensées, et de considérer ce qui nous attend après la fin d'une existence inévitablement destinée à se clore ici-bas. La foi catholique nous enseigne que deux hypothèses sont seules possibles : ou l'épouvantable malheur de la damnation, parmi les démons et les flammes, ou, après le stage pénible mais purificateur du Purgatoire, le triomphe éternel du Paradis. L'espérance nous aide à écarter la première éventualité et à envisager la seconde.

Entendons-nous bien, cependant. Nous ne pouvons nous rasséréner en songeant à l'au-delà, qu'à la condition de nous mettre en règle avec la loi suprême d'après laquelle nous serons jugés. Les miséricordes de Dieu sont immenses ; mais, sous peine de détruire notre liberté, elles ne peuvent s'exercer efficacement qu'avec notre concours personnel. Nous devons faire tout ce qui est en nous pour nous maintenir ou nous remettre dans l'état de grâce et pour acquérir des mérites. Alors, mais alors seulement, nous serons en droit de tabler sur la bonté du ciel et d'en attendre les merveilleux effets.

Cette condition n'a rien d'injuste, ni même de trop rigoureux. Elle est, au contraire, essentiellement équitable, puisqu'elle part de ce principe que la béatitude est la récompense de nos efforts personnels. N'est-il pas vrai, toutefois, que l'espoir du bonheur éternel est de nature à nous maintenir dans la voie droite et à stimuler notre courage ? Livrons-nous donc, ainsi que le bon Dieu le désire, à l'espérance. Cela ne nous est pas seulement permis, cela nous est même commandé, car le Seigneur nous en fait une obligation et nous prévient qu'il condamnera ceux qui dérogent à cette vertu.

Il y a deux façons de pécher en cette matière. Par présomption, en premier lieu, et cela se produit lorsqu'on s'imagine à tort qu'il n'y a qu'à se laisser vivre, suivant ses fantaisies plus ou moins criminelles, et que la clémence divine se chargera seule, en fin de compte, d'arranger toutes choses à notre dernier moment. Nous venons d'indiquer combien cette conception est fausse et inadmissible. Que notre confiance n'exclue donc pas une prudence pieuse, une raisonnable crainte, qui nous mettront en garde contre le péril de nous laisser aller à la négligence et de là aux véritables fautes. On pèche encore par désespoir. C'est le cas de ces malheureux qui ne se sentent pas le courage de lutter comme Dieu le veut ou qui, en scrutant l'histoire de leurs années écoulées, se trouvent trop coupables pour obtenir le pardon.

Il importe de réagir contre ces deux erreurs dangereuses. Personne ne peut craindre d'échouer dans le long combat pour la conquête du ciel, puisque la grâce de Dieu est à la portée de quiconque y fait sérieusement appel, et que cette grâce contient le secret de toutes les victoires. Personne, non plus, ne peut redouter de se voir refuser l'absolution divine, quels que soient la multitude de ses péchés et le nombre d'années passées loin du devoir. Là encore, il suffit de vouloir se repentir, faire pénitence et réformer ses habitudes pernicieuses.

Enfin n'oublions pas que l'espérance elle-même, parce qu'elle est une vertu surnaturelle, s'obtient et se développe par la prière et la réception des sacrements. Ne négligeons pas ces auxiliaires souverains. Plus nous tendrons à nous rapprocher du Seigneur, en une confiance filiale, plus aussi le bon Maître nous prodiguera, pour nous soutenir, ses suaves consolations.

XLII

S. NICOLAS DE TOLENTINO : LE CULTE DES SAINTS

Mes frères,

L'usage de se recommander aux saints et de les honorer pour bénéficier de leur intercession auprès de Dieu, remonte aux premiers temps de l'Eglise, au moment des persécutions, lorsque les fidèles allaient prier sur la tombe des martyrs. Il ne s'est jamais aboli et ne disparaîtra jamais, car, approuvé par l'autorité supérieure, il est ensuite confirmé par les résultats merveilleux qu'il procure.

I

Entre les milliers de preuves que nous pourrions donner de cette assertion, nous ne retiendrons aujourd'hui que l'histoire, aussi touchante qu'authentique, de ces deux braves gens qui, au Moyen Age, avaient établi leur demeure dans la bourgade de Saint-Ange, près de la colline de Lorette, et qui se lamentaient parce que nul enfant ne venait illuminer de sa présence leur pauvre foyer. Quand il fut bien avéré qu'ils ne pouvaient plus nourrir aucune espérance humaine, ils se retournèrent vers le ciel. Sur les côtes de la Mer Adriatique se dressait déjà une église, encore célèbre de nos jours, et dédiée au grand S. Nicolas de Bari, que les navigateurs des pays du Levant aiment à considérer comme leur patron, et

qui les bénit, en effet, en les comblant de faveurs miraculeuses.

Les deux époux décidèrent d'entreprendre à Bari un pèlerinage, pour solliciter la faveur qui leur était chère entre toutes. Quand ils furent près du tombeau du saint, ils obtinrent la certitude que leur demande était exaucée. Aussi, lorsque leur naquit enfin un fils, s'empressèrent-ils de lui donner le nom de Nicolas, en témoignage de gratitude, et pour mettre l'avenir de ce bébé sous la protection de celui qui avait si bien écouté leurs vœux. Plus tard, afin de distinguer Nicolas de tant d'autres qui portaient le même nom que lui, on prit l'habitude de l'appeler Nicolas de Tolentino, à cause de son très long séjour dans cette ville, où il passa la majeure partie de son existence.

Le saint qui veille sur les mariniers de Bari ne s'était pas borné d'ailleurs à obtenir de Dieu, pour ses humbles clients, une faveur purement humaine. L'enfant obtenu à sa demande se révéla, dès le premier éveil de sa raison, comme doué des plus précieuses qualités. Il pratiquait toutes les vertus, mais s'attachait principalement à l'abstinence, comme si un instinct surnaturel l'avait prévenu qu'il faut savoir s'imposer des sacrifices en ce monde si l'on veut, plus tard, être jugé digne de tremper ses lèvres dans la coupe inépuisable que Dieu tendra aux élus de son ciel. L'exemple, d'ailleurs, de son glorieux patron S. Nicolas était là pour inspirer sa conduite et fortifier ses résolutions généreuses. Notre petit héros avait à peine atteint l'âge de sept ans que déjà il s'était accoutumé à jeûner pendant plusieurs jours de la semaine. Plus tard il persista dans cet usage ; en ses jours de pénitence, il ne soutenait ses forces qu'avec un morceau de pain et un peu d'eau.

Il n'y a rien de surprenant à ce qu'une âme ainsi tournée vers le ciel et prête aux rudes labeurs de la vie surnaturelle, n'ait été nullement impressionnée par le faux éclat des vanités terrestres et qu'elle se soit, au contraire, orientée vers la carrière qui la rapprocherait le plus de son Maître et de son souverain Bien. Tout jeune, Nicolas songeait déjà au sacerdoce. Au fur et à mesure que les années s'écoulaient, elles ne faisaient que mûrir et renforcer son beau rêve. Mais il fallait néanmoins attendre le moment de l'adolescence pour réaliser ce bel espoir. Aussitôt qu'eut sonné l'heure depuis si longtemps attendue, Nicolas se fit ordonner clerc. Peu de temps après, il était nommé chanoine.

Mais ce n'était pas par cette voie-là que le Seigneur se réservait de le conduire à la perfection. Il daigna le lui témoigner en lui présentant l'occasion inattendue de songer à une vie plus austère. Un jour, dans la chaire de la collégiale, on vit monter un prédicateur, ermite de S. Augustin, qui se mit à prêcher avec force sur le mépris absolu du monde et sur le renoncement total. Nicolas de Tolentino fut vivement impressionné par les arguments de l'orateur. Une sorte d'illumination soudaine le détermina à entrer tout de suite dans un Ordre rigoureux, et il choisit naturellement celui auquel appartenait le religieux qui avait été l'auxiliaire de la Providence pour l'appeler à une existence plus sainte.

Dès le début de son noviciat, il se révéla comme un maître. Aux pratiques, sévères par elles-mêmes, de son Institut, qu'il observa avec la plus admirable — nous serions tenté de dire : la plus scrupuleuse — exactitude, il ajouta des sacrifices supplémentaires. Sous sa robe de bure il portait un cilice. Comme si cela ne suffisait pas à satisfaire son goût pour la pénitence, il y ajoutait des chaînes de fer et souvent il s'infligeait de sanglantes disciplines. Non content de ne jamais manger de viande, il s'abstenait de presque tous les autres aliments ; il lui suffisait d'un peu de pain pour se soutenir pendant des journées entières.

Mais les macérations corporelles ne sont qu'un moyen pour atteindre un but idéal qui est la mortification de l'âme. A cela notre saint s'employa avec toute l'ardeur de son zèle. L'humilité, la patience, la charité, toutes les vertus, en un mot, brillèrent d'un vif éclat en lui, pour la plus grande édification de sa communauté. Il s'adonnait avec amour à la pratique de l'oraison mentale. Et le démon, désespéré de le voir s'élever chaque jour vers de plus hauts sommets, contribuait, bien malgré lui, à rehausser encore son mérite en multipliant les vexations dont le religieux sortait toujours triomphant. Comme il devait arriver, quelques siècles après, au saint Curé d'Ars, S. Nicolas fut même, à plusieurs reprises, assailli physiquement par des apparitions diaboliques, qui le rouèrent de coups. Cela n'était pas pour le décourager. Il persévéra dans sa ferveur, si bien que, las de tant de vaines tentatives, Satan finit par abandonner celui dont il voyait bien qu'il ne ferait jamais sa proie.

Alors, ainsi qu'il est dit dans l'Evangile après le récit des tentations de Jésus, les anges s'approchèrent de lui. Pendant le semestre qui précéda son trépas, le saint fut, chaque nuit, consolé par des concerts célestes qui lui donnaient un avant-goût du paradis. Cela contribuait encore à raviver son désir de quitter la terre. Il répétait sans cesse la parole de l'Apôtre : « *Cupio dissolvi et esse cum Christo.* » Son attente fut enfin comblée. Un jour, tout souriant, Nicolas annonça à ses frères que sa mort n'allait pas tarder et qu'elle arriverait durant le mois de septembre : Jésus avait bien voulu lui communiquer cette heureuse certitude. Et il en advint de la sorte.

Lorsqu'il eut été enseveli, les prodiges obtenus grâce à son intercession se renouvelèrent avec tant de fréquence et d'éclat qu'ils finirent par attirer l'attention de l'autorité suprême de l'Eglise. Après les longues et rigoureuses enquêtes prescrites en pareille matière par la sage prudence des règles canoniques, le Souverain Pontife Eugène IV inscrivit l'ermite de St-Augustin au catalogue des saints canonisés.

II

Nous avons vu quelle importance avait eue l'invocation de S. Nicolas de Bari lors de la naissance de S. Nicolas de Tolentino. Ce fait doit nous offrir un sujet de méditation, car il nous montre une fois de plus combien l'assistance des saints peut être utile aux membres de l'Eglise militante. Ceux qui s'endorment dans la paix du Seigneur ne sont pas réellement morts; et si leurs communications sensibles sont généralement interrompues avec la terre, il n'y a tout de même pas une séparation absolue entre eux et leurs humbles frères qui peinent encore ici-bas. Les saints, en effet, se rattachent à nous par les hommages que nous sommes tenus de leur rendre et par l'aide surnaturelle qu'ils sont à même de nous apporter, pourvu que nous sachions nous en rendre dignes.

Une série de relations peut donc, grâce à la bienveillance de Dieu, s'établir, pour notre plus grand bien, entre le ciel et la terre. Puisque nous sommes les inférieurs, c'est à nous qu'il revient d'effectuer les premières démarches. Et nous accomplissons ce devoir en rendant un culte à ceux qui, avant nous, ont mérité l'immortelle couronne.

Dans les premiers temps de l'Eglise, c'était la piété populaire qui, plus ou moins directement guidée par l'Esprit-Saint, organisait spontanément des pèlerinages sur la sépulture des martyrs ou proclamait l'apothéose des hommes qu'une vie de hautes vertus semblait rendre dignes des honneurs des autels. Peu à peu, cependant, on reconnut que ces canonisations faites par les foules risquaient de conduire à des abus, faute d'un discernement suffisant de la part des simples fidèles, et aussi à cause de quelques engouements passagers, que l'expérience des siècles ne justifiait pas suffisamment. On fut ainsi amené à réserver le droit de canonisation officielle aux évêques d'abord, puis au pape.

Tout le monde connaît les dispositions prises par Urbain VIII pour réglementer la question d'une manière qui, malgré les modifications de détail introduites depuis, restent à la base de cette grave affaire qu'est la glorification des âmes mortes en odeur de sainteté. Quelle que soit notre opinion privée sur l'héroïcité des vertus de telle ou telle personne, nous ne pouvons rendre un culte public qu'à celles qui ont été canoniquement proclamées bienheureuses ou saintes, en vertu du magistère du Souverain Pontife. Mais celles-là, nous n'avons pas le droit de les ignorer, et nous devons leur rendre honneur.

Que l'on ne vienne pas objecter que le culte, surtout quand il est officiel, constitue une prérogative divine et ne saurait être rendu qu'à l'Etre suprême. Il n'est nullement question d'adorer les saints, qui, si grands soient-ils, n'en demeurent pas moins des créatures. Mais l'Eglise, sous la conduite du St-Esprit qui veille sur ses décisions, a fort exactement distingué trois sortes de cultes : celui de *latrie,* celui d'*hyperdulie,* et celui de simple *dulie,* qui se subordonnent en une sorte de hiérarchie liturgique.

Le premier n'est autre chose que l'adoration : nous le devons à Dieu, et Dieu seul a droit d'y prétendre. Reconnaissons bien qu'honorer un saint, et même la T. S. Vierge, du culte de latrie serait un véritable sacrilège, car cet honneur illégitime empiéterait sur le domaine que le Seigneur s'est réservé. Le second culte, celui d'hyperdulie, est exclusivement destiné à la Vierge Marie, qui, élevée non seulement au-dessus des hommes, mais même au-dessus des anges, mérite, de par sa dignité de Mère de Dieu, des hommages exceptionnels. Reste le culte que nous nous permettrons d'appeler ordinaire : celui qui s'adresse à la généralité des bienheureux, et qui consiste à leur offrir le respect et la louange qu'ils ont bien gagnés par les œuvres magnifiques accomplies par eux, ici-bas, pour le service du Très-Haut.

Cette théorie une fois comprise, il s'ensuit que, loin d'usurper sur les droits du Souverain Maître, les prières que nous adressons aux saints ne font que lui agréer, car elles dépassent la créature pour remonter, en définitive, jusqu'à lui, à qui revient toute gloire.

Ne négligeons donc point d'implorer les saints. D'autant moins que notre dévotion à leur égard aboutira à nous procurer à nous-mêmes des fruits très précieux de salut. En effet, ils jouissent d'une considérable influence auprès de Dieu qui les chérit particulièrement parce qu'ils l'ont servi avec zèle. Leur charité, même dans le ciel où ils triomphent, les porte à ne pas oublier ceux qu'ici-bas le Seigneur leur a donnés pour frères. Et chaque fois que nous nous adressons à eux, ils transmettent notre supplique à Celui dont tout succès dépend.

Leur prière se superpose donc à nos prières, et vous voyez combien elle en accroît l'efficacité. Lorsque nous tombons à genoux, l'élan de notre cœur est toujours affaibli par les dispositions souvent médiocres de notre âme, contrarié par des préoccupations étrangères; il est parfois brisé par les fautes qui pèsent sur notre conscience et qui empêchent Dieu de jeter sur nous un regard favorable. Il y a néanmoins de notre part une étincelle de bonne volonté. C'est cette étincelle, plus ou moins ardente, que les saints recueillent et dont ils amplifient la flamme au feu de leur propre sainteté. Et naturellement, lorsqu'ils présentent au Tout-Puissant notre requête, appuyée par leur recommandation puissante, nous avons beaucoup plus de chances de la voir accueillie avec faveur.

Nous avons, du reste, de nombreux moyens de solliciter leur patronage. Suivant nos préférences intimes, nous pouvons choisir, dans le ciel, tel ou tel patron qui ne dédaignera pas de s'intéresser à nous : ainsi, par exemple, celui dont nous portons le nom, ou ceux qu'une tradition respectable a constitués, depuis longtemps peut-être, les protecteurs de notre famille, de notre cité, de notre nation. Nous pouvons encore invoquer globalement

tous ceux qui entourent le trône de l'Eternel. Nous pouvons prier les uns et les autres dans le secret de nos consciences et de nos demeures. Nous pouvons aussi, et c'est spécialement recommandé, participer aux cérémonies publiques que l'Eglise célèbre en leur honneur : mois de Marie, mois de S. Joseph, triduum, anniversaires ou centenaires.

Il n'y a même aucun inconvénient à ce que nous offrions, en leur honneur également, le saint sacrifice de la messe. Il ne s'agit pas, en effet, de leur présenter à eux-mêmes la Victime divine, ce qui reviendrait à livrer Jésus à ses créatures ; cela signifie seulement que nous faisons offrir par le prêtre Jésus-Hostie au Père Eternel, afin de le remercier des grâces qu'il a accordées au saint que nous voulons honorer.

Aimons donc le culte des saints. Il nous aidera à surmonter les difficultés de la vie ; et songeons que l'un des meilleurs procédés pour leur rendre gloire, c'est de suivre la trace de leurs vertus.

POUR UNE PRISE D'HABIT

LA VIE RELIGIEUSE EST UN TRIPLE SACRIFICE

Obsecro ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem Deo.
Je vous conjure d'offrir à Dieu vos corps en hostie vivante.
(Rom., XII, 1).

Ma Sœur,

L'acte que vous allez faire est digne de tous éloges, puisqu'il est ordonné à la plus grande gloire de Dieu et à vos intérêts les plus précieux. Au point de vue des engagements qu'il impose, il revêt en outre une haute importance.

Sans doute, la prise d'habit n'est pas encore la profession religieuse ; toutefois elle est un engagement d'honneur vis-à-vis de la profession qui vous obligera à la pratique de la plus haute perfection évangélique. Aujourd'hui, en revêtant la livrée religieuse, vous promettez, devant Dieu et devant les hommes, de travailler par les efforts de la volonté la plus généreuse et la plus persévérante, à vous rendre digne de vous consacrer à Dieu, par les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, qui sont les trois vœux de religion.

Or, c'est là incontestablement une grande résolution ; et la démarche extérieure à laquelle nous allons procéder, nous révèle la magnanimité de votre cœur.

Une autre circonstance révélatrice, c'est aussi l'âge auquel vous réalisez votre résolution. A vingt ans, vous n'hésitez pas à dire un adieu éternel aux biens qui séduisent tant de jeunes filles. Vous ne voulez garder que la liberté de servir Dieu chaque jour de votre vie, à l'ombre des murailles bénies de cette maison. A vingt ans, vous trouvez à votre raison assez de maturité pour décider que tous les biens de ce monde ne sauraient vous suffire et qu'il faut aux aspirations de votre âme des biens moins éphémères, des joies plus sereines. A vingt ans, vous vous sentez assez sûre de votre cœur pour lui demander un choix irrévocable qui va vous engager pour toujours. Et c'est tout cela qui vous honore et nous remplit d'admiration.

Et nous avons un symbole très riche de votre démarche dans le saint sacrifice qui va se célébrer. Car, en définitive, la prise d'habit prélude à un triple sacrifice ; et c'est toute la pensée que je vous propose de méditer.

I

S. Thomas nous enseigne que l'homme a le devoir, en tant que créature raisonnable, d'offrir à Dieu des sacrifices, pour attester le souverain domaine du Créateur, principe et fin de l'homme. Et puisque l'homme dispose de trois sortes de biens, il est ainsi amené, à certains jours de sa vie, à se dépouiller de ces biens pour en faire hommage à son Dieu, afin d'affirmer sa dépendance et sa volonté de soumission.

L'homme a en sa possession, en premier lieu, les *biens extérieurs*. Ils sont considérables ; Dieu en a été prodigue pour sa créature. Chaque jour l'homme étend les limites de son empire sur la matière, en s'emparant des forces de la nature qui, mises au service de ses volontés, centuplent ses moyens d'action autour de lui. L'ensemble de ces biens extérieurs forme ce que S. Paul appelle « la figure fugitive de ce monde. » Un jour, dans le désert, Satan eut la permission de mettre la main sur le Fils de Dieu, pour le transporter sur une montagne très élevée ; là il lui montra les royaumes de ce monde et leur gloire, lui promettant de les lui donner en partage s'il consentait à l'adorer. Les biens extérieurs de ce monde ne sont donc pas sans valeur ni puissance de séduction, puisque Satan a pu croire que le désir de les posséder pourrait tenter l'âme du Christ. Telle est la première sorte de biens dont l'homme doit faire à Dieu le sacrifice.

Viennent ensuite les *biens corporels ;* ils sont déjà plus intimes, plus personnels que ceux dont nous venons de parler, et le sacrifice en est plus difficile. Toutefois il n'est pas moins obligatoire que le précédent. Tous les hommes ont le devoir d'offrir à Dieu leur corps et tout ce qui est de leur corps, comme une hostie vivante, soit par la chasteté, soit par la continence, soit par la mortification chrétienne et la tempérance. S. Paul, en parlant de lui-même, disait : « Je châtie mon corps et le réduis en servitude. » Et c'est à tous les chrétiens sans exception qu'il adresse les paroles que nous avons citées en commençant : « Je vous conjure d'offrir à Dieu vos corps en hostie vivante. »

Enfin, les biens que l'homme, selon le Docteur angélique, doit offrir à Dieu en sacrifice, ce sont les *biens de l'âme.* C'est le sacrifice intérieur qui vient compléter et couronner le sacrifice extérieur, lequel autrement ne serait qu'un corps sans âme. Le sacrifice extérieur n'a de raison d'être que par le sacrifice intérieur ; c'est de celui-ci que l'autre prend sa valeur et sa noblesse. Or ce sacrifice intérieur, ce sacrifice de l'âme, consiste dans la dévotion, c'est-à-dire dans les actes à l'aide desquels

notre âme se porte avec promptitude à tout ce qui est du culte et de l'amour de Dieu.

Voilà toute la richesse de l'homme ici-bas, tout l'ensemble des biens qu'il possède par la libéralité divine, par les droits de sa création et de sa nature d'homme. Voilà les trois sortes de biens que l'homme a le devoir d'offrir à Dieu en sacrifice, pour attester son souverain domaine sur lui, pour affirmer qu'il est de toutes parts son débiteur. L'homme qui comprend cela et qui le met en pratique devient vraiment le pontife de la création, le prêtre par les mains duquel toute la création remonte vers celui dont elle procède. Et cette heure du sacrifice, si elle est pour l'homme l'heure de sa vassalité, est aussi celle de son indépendance et de sa liberté. Car c'est alors qu'il proteste qu'en définitive il ne se doit qu'à Dieu ; ou s'il doit, comme cela est, son respect, son obéissance, son amour à d'autres, il ne le leur doit cependant qu'autant qu'ils sont pour lui les lieutenants et les mandataires de Dieu.

II

Et maintenant, ma Sœur, voici que cette vêture religieuse à laquelle nous allons procéder prélude à tout ce que vous ferez au jour de votre profession. C'est ce qui rend votre démarche si généreuse, si digne de vous et aussi de Dieu qui vous l'inspire. Car, au jour de votre profession, il ne restera plus rien de vous-même ; la victime tout entière sera consumée par la charité, par le feu sacré du ciel à l'honneur de Dieu. Et cet holocauste va commencer aujourd'hui. Vous allez offrir à Dieu en sacrifice d'abord tous les biens extérieurs, par la pauvreté religieuse. N.-S. Jésus-Christ a dit cette parole solennelle : « Quiconque aura quitté sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou ses enfants, ou son père, ou sa mère, ou ses champs, à cause de mon nom, recevra le centuple et possédera la vie éternelle. » (Matth., XIX, 29). Voilà la parole que vous avez entendue. Son efficacité divine vous a subjuguée. Ce centuple sera ce que Dieu voudra ; mais à coup sûr, la vie éternelle vaut bien, à elle seule, tout ce que Notre-Seigneur nous demande de quitter. Grâce à Dieu, qui que nous soyons, riches ou pauvres de ce monde, nous avons la possibilité de faire ce magnifique sacrifice, depuis que Jésus nous a révélé qu'une pauvre veuve qui ne put jeter dans le trésor que deux petites pièces de monnaie, avait donné plus que les riches avec leurs largesses.

Vous offrirez aussi à Dieu le sacrifice des biens du corps, par la chasteté. S Jean, le disciple bien-aimé, nous assure que les vierges ont l'ineffable privilège d'accompagner l'Agneau partout où il va (Apoc., XIV, 4). C'est la promesse qui a eu le don de vous séduire, désireuse que vous êtes de l'honneur et du bonheur de faire partie de ce cortège virginal qu'a entrevu le disciple vierge, et vous avez formé le dessein de renoncer à jamais aux molles douceurs des sens. Bien plus, vous avez pris la résolution de leur déclarer la guerre, de les mortifier chaque jour de votre vie, afin d'assurer par là le progrès de la vie surnaturelle, de la vie du St-Esprit. « *Si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis.* » (Rom., VIII, 13).

Au double sacrifice des biens extérieurs et des biens du corps, vous ajouterez celui des biens de l'âme, par l'obéissance religieuse, c'est-à-dire qu'au sacrifice extérieur vous ajouterez le sacrifice intérieur, infiniment plus méritoire pour vous et plus agréable à Dieu sans contredit. C'est pour être plus certaine de faire toujours et en toutes choses la sainte volonté de Dieu, que vous vous dépouillerez de la vôtre et que la volonté de vos supérieurs va devenir toute la règle, toute la vie de votre volonté. « Qui vous écoute, m'écoute », a dit le Maître. Cette substitution et l'assurance de toujours bien faire qu'elle vous donne, par la docilité à l'autorité légitime, l'emportent dans votre cœur sur toutes les satisfactions de l'amour-propre et de l'indépendance.

Un jour, quelqu'un ayant dit à Jésus : « Votre mère et vos frères sont là qui vous cherchent », le divin Sauveur répondit : « Qui est ma mère et qui sont mes frères ? Voilà ma mère et mes frères, ajouta-t-il en étendant la main vers les disciples, car quiconque aura fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur, ma mère. » (Matth., XII). Pour être, pour devenir la sœur de Jésus en faisant la volonté de son Père, car telle est la condition de cette affinité, si douce et si glorieuse, vous n'hésitez pas à perdre votre propre volonté dans la volonté de vos supérieurs.

Tel est le triple sacrifice auquel vous allez préluder par votre prise d'habit. C'est un sacrifice total au point de vue du dépouillement, total encore au point de vue de la durée. Ce n'est pas pour un jour ni pour une suite d'années que vous allez vous renoncer et vous sacrifier à Dieu. Plus jamais vous ne pourrez reprendre à Dieu ce que vous allez commencer à lui donner. La vertu de votre démarche s'étend et se communiquera à tous les actes de votre vie.

En vérité, vous serez désormais une victime vivante, *hostiam viventem*, non pas seulement de cette vie naturelle qui se flétrit si vite, mais de la vie divine, de la charité. Pour ne jamais déchoir, rappelez-vous sans cesse que le sacrifice de tout vous-même est toute la raison d'être de votre présence dans cette maison ; rappelez-vous qu'un sacrifice total, continuel est toute la raison du dépouillement et de la vêture qui vont s'accomplir.

* *

Noblesse oblige. Aussi voyez combien par sa totalité et sa continuité, votre sacrifice inauguré par cette prise d'habit religieux ressemble au sacrifice de Jésus-Christ sur nos autels.

Ici, Jésus-Christ s'offre à toutes les heures du jour. Qu'ils sont nombreux, les autels catholiques qui se dressent en tout pays du monde ! C'est bien là le « *perenne* », le « *juge sacrificium* » que préfigurait le sacrifice de l'agneau immolé soir et matin à Jérusalem. Mais non seulement Jésus-